

Sullivan, le Poème, juste pour marcher mieux...

La métaphore du pèlerin (per-ager, à travers le champ ; peregrinus, l'étranger) qui dit la condition humaine m'agrée. « Pour écrire, vois-tu, il faut quitter les siens, son pays, devenir étranger, suspect. »¹⁵¹ Si, par Santiago de Compostela, il poursuit jusqu'au cabo Fisterra, l'extrême de notre continent, le point cardinal où, avec la mort du jour – symboliquement la sienne –, le soleil efface l'horizon atlantique, il aura foulé la verte Navarre, cet éden originel de l'ancien monde, et, en dépit d'ampoules ou de tendinites, traversé le plateau de la Meseta, ce désert probablement moissonné qui descend sur la Galice dont la luxuriance évoque le nouveau monde promis à l'homme nouveau... « Voir l'écriture comme une ascèse. L'œuvre à chaque fois dépouille. Exi, sors. Que tes racines saignent à nouveau. Va dans une nouvelle terre ! »¹⁵².

En 1991, Claude Goure, le directeur de *Panorama* qui se réjouissait de la parution de *Parole du passant*¹⁵³, l'ensemble des chroniques que Sullivan avait rédigées dans son mensuel, affirmait qu'il était « un éveilleur habité par l'écriture-parole », parole de chair pour conceptuelle qu'elle fut. Il est un compagnon de route, en effet, un passant qui te salue et, te distançant, ralentit pour partager ton pas, t'approcher dans l'urgence de l'instant dévoilé (« Larvatus prodeo », je m'avance masqué)¹⁵⁴, de l'allant nu, de mots à vif, de regards furtivement infinis, de l'ombre enveloppante et miroitante, des traces qui s'empoussièrent... Passeur, il te laisse à tes cloques, quitte à te retrouver plus tard, plus loin, ailleurs, quand tu

¹⁵¹ Jean SULLIVAN, *Petite littérature individuelle*, Gallimard, 1971.

¹⁵² Ibid.

¹⁵³ Chez Albin Michel, onze ans après la première édition aux Éditions du Centurion et Panorama aujourd'hui

¹⁵⁴ Jean SULLIVAN, *Les mots à la gorge*, Gallimard, 1969, et Éditons Apogée, 2008

auras avancé... « Malheur à qui s'arrête, il devient végétal, un arbre florissant enlisé, plein de sagesse. »¹⁵⁵.

Sullivan chemine à mes côtés depuis, depuis... Comme je marche ou roule, ses pages photocopées en réduction sont pliées dans mes poches à la place des guides. À le lire on sait mieux vers où l'on se dirige qu'à suivre les flèches... Elles me sont légères (« Mes livres ne sont peut-être qu'un seul livre, un journal continu qui parle de rencontres et d'amitiés. »)¹⁵⁶ et rassurantes parce qu'elles me déculpabilisent de ne plus marcher ni dedans ni dans la marge qui est dedans. Je suis un pèlerin du dehors, car on respire mieux dehors... Lui, il toussait dedans en écoutant les suffocations de ses « lecteurs », sa « paroisse » comme il disait. C'est pour cela qu'il écrivait !

Il se trouve que nous possédons quelques proximités : je suis né à dix kilomètres de chez lui et j'ai fréquenté l'école où il avait enseigné. L'abbé Joseph Lemarchand, nommé Jean Sullivan depuis 1958, donnait toujours des conférences aux élèves de prépa., quand, pour la première fois en 1960 – j'étais en cinquième –, je l'ai vu arpenter l'interminable couloir de deux cent cinquante mètres, auprès de mon étude, entre 18 h 30 et 19 h au cours d'une de ces demi-heures où les internes avaient l'autorisation d'en demander une pour passer aux toilettes avant de se rendre à la queue leu leu au réfectoire... Lui aussi attendait la sonnerie ! Sans doute méditait-il...

Il ne portait plus la soutane et tout le monde faisait des messes basses : « C'est Sullivan, le curé pas comme les autres... ». Pas comme les autres : il n'officiait plus, mais il écrivait ! C'est l'année où je me suis abîmé dans le mutisme d'une scolarité qui cultivera mes échecs par les non-dits, les interdits, les désirs et les enthousiasmes bâillonnés sur-le-champ... D'excellencier, c'était le mot, je suis devenu indiscernable au point que les enseignants ne m'interrogeaient jamais. Même mon nom, ils l'ignoraient ; tous m'ap-

¹⁵⁵ Jean SULIVAN, *Paradoxe et scandale*, Plon, 1962, puis *Dieu au-delà de Dieu*, Gallimard, 1968, et Desclée de Brouwer, 1982

¹⁵⁶ Jean SULIVAN, *L'Obsession de Delphes*, Gallimard, 1967

pelaient par mon prénom vietnamien ! J'avais vingt ans en 68 et mai m'offrit enfin le baccalauréat... tout à l'oral

À douze ans, ma voix de contralto aimait chanter. Cinquante ans après, certains de mes camarades retrouvés s'en souvenaient qui m'ont rappelé cette anecdote. Le conseil de classe avait fait signer à leurs parents une pétition intimant au professeur de musique (qui avait l'aval de mes parents et du Supérieur dont j'étais le serviteur de messe et qui sera le secrétaire de l'épiscopat français) l'ordre de ne plus m'emmener au Conservatoire le jeudi après-midi de détente, après le sport. Je n'avais pas à être un privilégié ; je devais rentrer dans le rang, rester normal (« Rien de plus ambigu que la normalité. »¹⁵⁷... En classe il me faisait chanter en posant sa main sur ma tête : « Vous savez, ça vibre à l'intérieur ! ». Ténor léger, il venait d'obtenir des prix et débutait sa carrière. On m'avertit qu'il était tombé malade et il ne revint pas l'année suivante. Plusieurs décennies s'écoulèrent lorsque j'appris par France musique que Jean-Pierre Blivet était l'un des professeurs de chant les plus fameux en Europe¹⁵⁸, qu'il formait des hautes-contre (le contralto muant en baryton – ce sera mon cas – a le profil de cette tessiture rare...) et que la soprano colorature, Natalie Deshay, fut sa disciple ! Une voix sublime des temps... J'ai pensé qu'alors il avait anticipé le cheminement de ma voix. De ma voie ? Ainsi je crois avoir été son premier élève choisi. Mais on nous a séparés ...

Pendant que Sullivan imposait son nom, couronné notamment par les Écrivains de l'Ouest¹⁵⁹, je subissais d'autres humiliations auxquelles mon silence faisait front... (Dans un camp J.E.C.¹⁶⁰, entre autres, l'aumônier et les moniteurs m'isolèrent un soir, à l'écart des tentes au pied de l'autel en plein air, pour me demander sévè-

¹⁵⁷ Jean SULIVAN, *Parole du passant*

¹⁵⁸ Jean-Pierre BLIVET, *La voie du chant*, Fayard, 1999

¹⁵⁹ Pour *Devance tout adieu* Gallimard, 1966

¹⁶⁰ Jeunesse Étudiante Chrétienne

rement pourquoi je n'étais pas comme tout le monde...). J'en passe...

L'écriture, c'est ce qui reste quand il ne reste plus rien. Elle a dû naître en moi sans que je m'en aperçoive (« On n'écrit que pour se guérir du monde. »)¹⁶¹. Je suis peu enclin au roman. Verbeux, trop suffisamment narratif et descriptif. Trop de pathos... Le romantisme et le rêve ne sont pas de mon ambitus... *Petite littérature individuelle* fut ma première lecture de son œuvre. Et j'ai commencé à quérir le poème, juste pour marcher mieux... Le poète résiste et, forcément, se rebelle, d'abord en lui-même : « Écrire c'est s'insurger. »¹⁶². Par lui je m'approprierais mon nom. Et serai honoré, plus tard, aussi par les écrivains de l'ouest.

Enseignant, je mettais les futurs maîtres d'apprentissage et professeurs de lycées professionnels et de centres de formations au diapason de nos échanges en pédagogie et psychologie. *Parole du passant* m'inspira l'épigraphe : « Ma "mission" est d'éveil. Qu'il y ait le plus d'hommes éveillés possible, c'est-à-dire étrangers aux préjugés et à la paresse spirituelle. Le moins possible de haut-parleurs, répétiteurs, fanatiques de l'un ou l'autre discours. Que tout vienne du dedans. Tout éveil conduit à l'engagement. Ce n'est pas à moi de dire lequel. Si : l'engagement à voir avec son propre regard. » Mon attitude professionnelle se fonda sur cet exergue au risque de dissoner avec des employeurs plutôt sensibles aux modulations de leur grosse caisse enregistreuse...

Mes jours n'ont donc de cesse qu'ils esquintent leurs grolles sur des alexandrins : « La poésie est conversation, affirme Sullivan, conversation à l'amour sans domination ; à l'humanité des hommes, à leur liberté. Qu'est-ce qu'une spiritualité, une foi qui ne seraient poétiques, c'est-à-dire éveil, action, création ? »¹⁶³. Sur des Poèmes, ceux d'un Passant. Avec des minuscules... J'aimerais y

¹⁶¹ Jean SULIVAN, *L'obsession de Delphes*

¹⁶² Jean SULIVAN, *Les mots à la gorge*

¹⁶³ Jean SULIVAN, *L'exode*, Desclée de Brouxer, 1980, et Cerf, 1988

écrire des majuscules comme lui, mais si je retourne au chemin c'est que je ne trouve pas ce que j'y quête...

Peut-être n'y a-t-il rien à trouver sur le chemin... Que soi-même en son solo puisqu'on y entend l'absence ? Ici comme là puisque l'on peut cheminer sans marcher ou rouler, chanter avec un polype sur la corde vocale gauche... Que soi-même dans sa verticalité, tel une part authentique de Dieu. Tel un vers du poème déroutant les codes de partitions déformées qui vous cassent le dos, vous courbent la tête, vous brisent la voix

Croyez-vous ?

Mais le Poème est libre, fulgure et... vibre à l'intérieur



L'autre voix du Poème.

Parmi les bruits du monde où tu n'existes pas,
Petit pantin piteux qui se désarticule,
Écoute ton chant d'aube outré de crépuscule
À revigorer l'âge et l'heure d'ici-bas !

Puisque la mort divague aux sentiers d'une vie,
Assujettit l'allure et fonce l'horizon,
Libère ton étoile enchaînée en prison !
L'espérance, sais-tu, ne peut être asservie.

Imbu de sa superbe à grossir ses avoirs
Tout un chacun recherche encore plus d'aisance ;
Alors, ton humble quête appelle une présence
Infiniment d'amour au-dessus des pouvoirs...

L'aujourd'hui s'inféode à l'oppressive flèche
Et dit le sens unique organisant demain ;

Veux-tu, contre son ordre, inventer ton chemin
Sur lequel, seulement, chaque angoisse s'ébrèche ?

Or, à genoux, l'Église annihile l'éveil
Pour maintenir ses us (croyance, dogme, rite...) ;
En ton exode, hors, l'Évidence t'abrite
Et tu vas sans répit, debout, vers le soleil !

Banni dans une marge ou frappé d'anathème
À quitter l'inutile, en toi l'Essentiel,
L'alléluia chante errant, torrentiel,¹⁶⁴
Comme résonne ailleurs l'autre voix du Poème...

À René Talabardon¹⁶⁵.

Dominique Dao Huu Bao

¹⁶⁴ « L'alléluia torrentiel », une expression de Jean Sullivan in *Joie errante*, Gallimard, 1974

¹⁶⁵ René TALABARDON, *Génération Vatican II : mon itinéraire spirituel*, Sully, 2012